

NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE DRAMATIQUE

L'HOTEL
DES ILLUSIONS

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

PAR

MM. AURÉLIEN SCHOLL et CH. FLOR O'SQUARR

*Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre Déjazet,
le 6 décembre 1868.*

PARIS

LIBRAIRIE INTERNATIONALE

15, BOULEVARD MONTMARTRE, 15

A. LACROIX, VERBOECKHOVEN & C^o, ÉDITEURS
à Bruxelles, à Leipzig & à Livourne

1869

TOUS DROITS DE TRADUCTION ET DE REPRODUCTION RÉSERVÉS

PERSONNAGES

HECTOR GÉRARD, artiste.

DUBREUIL, capitaliste.

JOSEPH, domestique.

HORTENSE DE ROSNY, sa filleule.

JULIE, femme de chambre.

MM. TONY RIOM.

DALLY.

DEMAT.

M^{me}. ANNA VERNET.

BLANCHÉ.

La scène à Paris, dans un hôtel garni de la rue du Helder.

L'HOTEL DES ILLUSIONS

Appartement élégant. A gauche, la chambre de Dubreuil; à droite, celle d'Hortense. Des lampes brûlent sur la cheminée. Sept heures du soir.

SCÈNE PREMIÈRE

DUBREUIL, puis HORTENSE

DUBREUIL, entrant vivement avec colère et jetant sur son bureau une liasse de papier

Ah! la sottise que les procès!... Le meilleur, décidément, ne vaut rien. (Au public.) Voulez-vous un bon conseil? Quand vous aurez tort, plaidez... vous avez une chance... c'est de gagner... Quand vous aurez raison, ne plaidez pas... vous avez la chance de perdre.

HORTENSE, entrant très-agitée

Ah! l'affreuse ville que Paris! Les hommes y sont d'une insolence!

DUBREUIL

Qu'as-tu donc, ma filleule? Cette agitation!...

HORTENSE

On serait agitée à moins... Figurez-vous qu'on m'a suivie dans la rue.

DUBREUIL

Pourquoi as-tu voulu sortir seule après ton dîner?

HORTENSE

Pour commander des robes.

DUBREUIL

Tu en as trente-deux!

HORTENSE

Ce n'est pas une raison pour que ces jeunes gens de Paris soient aussi impertinents!... Ils ne peuvent pas voir une femme seule!... Ah! tenez, c'est affreux d'être seule! c'est affreux d'être veuve! (Elle s'approche de la cheminée.)

DUBREUIL

A qui la faute? A ton mari, qui s'avise de se laisser mourir à trente-sept ans, quand la moyenne de la vie humaine est de trente-huit. Si encore il avait pris soin d'arranger ses affaires... mais non, ces grands seigneurs se croient immortels comme des académiciens... Ce monsieur, sous prétexte qu'il remontait aux croisades...

HORTENSE, distraite

Monsieur de Rosny remontait aux croisades?

DUBREUIL

Péniblement... mais enfin il y remontait... il croyait au-dessous de sa dignité de s'occuper de ses intérêts... si bien qu'un beau matin tu entres chez moi en me disant : « J'ai un procès que l'on va plaider à Paris; un parrain est un second père, et comme je suis seule au monde, votre devoir est de quitter vos occupations, votre foyer, vos amis, votre domino à quatre, de faire vos malles et de partir avec moi. »

HORTENSE

Ce que vous avez fait avec une grâce...

DUBREUIL

Détrompe-toi : je l'ai fait avec amertume, en maugréant. Écoute, Hortense, je t'aime beaucoup; mais il n'y a pas mal de temps que je maudis de bon cœur le jour où, pour célébrer les solennités de ton baptême, je me suis mis dans la nécessité d'offrir des prâlines à toute ta famille. On se dit : « Bah ! être parrain, ça n'engage à rien... » Quelle erreur!... Un beau jour, le marmot devient homme... ou femme... selon les événements, et vous apparaît tout à coup, vous criant : « Eh ! dites-donc, vous, là-bas, vous êtes mon second père, et vous restez bien tranquille à regarder pousser les roses de votre jardin ! Allons, mon brave homme, faites vos malles... Les voyageurs pour Paris... En wagon!... » Voilà où conduit l'abus des fonts baptismaux.

HORTENSE

Oh ! mon parrain... les méchantes paroles!...

(Elle s'éloigne en boudant.)

DUBREUIL, allant à elle

Je n'ai pas voulu te chagriner. La situation m'entraîne... et je fais du Balzac malgré moi. Tu sais, ma chère amie, que je t'aime bien...

HORTENSE, boudeuse

Non... Laissez-moi...

DUBREUIL

Tiens, en traversant la rue de la Paix, je t'ai acheté ce joli bracelet... que tu avais remarqué...

HORTENSE

Vraiment?

DUBREUIL

Le voilà !

HORTENSE, se jetant à son cou

Oh ! que vous êtes bon... Vous êtes mon second père !

DUBREUIL

Je le sais parbleu bien... Huit cents francs!... de bracelet... Ah ! par exemple, le premier qui me proposera d'être parrain, je lui brûle la cervelle...

HORTENSE

Et mon procès ?

DUBREUIL, avec joie

Ah ! j'oubliais de t'en parler... il est jugé... réjouis-toi ; nous pouvons retourner à Bordeaux.

HORTENSE

J'ai gagné ?

DUBREUIL

Non... tu as perdu. Ton avocat était enrhumé du cerveau... ça a jeté du froid sur son plaidoyer...

HORTENSE

J'ai perdu... et vous en parlez avec ce calme?... Mais il s'agit d'une terre de cent mille francs !

DUBREUIL

Je le sais bien... Tu n'as plus que trente mille livres de rente, mon enfant. Eh ! mon Dieu, il y a bien des gens à Paris qui n'ont pas cela et qui vivent tout de même. (Avec sentiment.) Du coufage, ma pauvre Hortense... du courage !

HORTENSE

Enfin, c'est fini... tant mieux... car ce Paris est horrible avec ces godelureaux qui suivent les femmes...

DUBREUIL

Vraiment!... tu as été suivie?...

HORTENSE, piquée

Cela vous étonne! Est-ce que je ne suis plus assez jolie pour que l'on me suive?

DUBREUIL

Si fait!

HORTENSE

C'était rue Vivienne, en sortant de chez ma couturière.

DUBREUIL

Et quel était l'impertinent?...

HORTENSE

Ils étaient deux.

DUBREUIL

Comment! on s'est mis deux pour te suivre?... Tu marchais donc bien vite?

HORTENSE

Ils me disaient des choses!... Je n'ai rien entendu... mais c'était indigne. Vous ne pouvez pas vous le figurer...

DUBREUIL

Heureusement que tu n'as rien entendu.

HORTENSE

AIR : *De M. Sonnet*

Tremblante je pleurais.

DUBREUIL

Tu pleurais!

L'HOTEL DES ILLUSIONS

HORTENSE

Ardents à ma poursuite,
Quand vite je courais

DUBREUIL

Tu courais ?

HORTENSE

Eux, ils couraient plus vite !
En fumant un panatellas
L'un déclarait sa flamme.
— Acceptez mon bras.
— Prenez le mien, Madame.
Seule ainsi,
Quel ennui !
Jamais plus qu'aujourd'hui
Je n'ai regretté mon mari !...

DEUXIÈME COUPLET

Même air.

Un monsieur, par bonheur

DUBREUIL

Par bonheur !

HORTENSE

Soudain prend ma défense
Et sur chaque agresseur

DUBREUIL

Noble cœur !

HORTENSE

Bravement il s'élançe !
— Vous n'êtes que deux mal appris,
Dit-il, qu'on se retire...
Et moi... je m'enfuis,
Mais non pas sans me dire...
Seule ainsi,
Quel ennui !
Jamais plus qu'aujourd'hui
Je n'ai regretté mon mari.

ENSEMBLE

Seule ainsi,
Quel ennui!
Oui, j'en suis aujourd'hui
A regretter mon mari.

DUBREUIL

Seule ainsi,
Quel ennui!
Elle en est aujourd'hui
A regretter son mari!

DUBREUIL

Et comment as-tu remercié ton sauveur?

HORTENSE

Je ne l'ai pas vu... le monde s'amassait, et je me suis sauvée... (Cherchant.) Tiens! j'ai perdu un gant!...

DUBREUIL

Ma pauvre Hortense!... Et je n'étais pas là!

HORTENSE

Vous m'auriez protégée, vous!...

DUBREUIL

Parbleu! je me serais fait éborgner... Un parrain est un second père... ça me revenait...

SCÈNE II

LES MÊMES, JOSEPH

JOSEPH

Madame...

HORTENSE

Ah! Joseph! Eh bien! cette loge?...

JOSEPH

La voilà, Madame... Ça n'a pas été sans peine que je l'ai eue... Cent francs, Madame!

DUBREUIL

Tu vas au théâtre?

HORTENSE

Aux Italiens... la Patti chante *Crispino*... Vous m'accompagnez...

DUBREUIL

C'est que je suis bien fatigué.

HORTENSE

Ah! j'ai compté sur vous... Je n'ai que vous, moi. Il faut venir, il le faut!

DUBREUIL, d'un ton dolent, à Joseph

Joseph, donne-moi mon plus beau chapeau et mon plus bel habit.

JOSEPH, entrant dans la chambre, à droite

Tout de suite, Monsieur.

HORTENSE

Je vais me faire belle... Vous serez fier de moi.

DUBREUIL, à part

Je serais bien plus fier d'aller me coucher! Enfin!...

ENSEMBLE

AIR : *De la Causerie*

HORTENSE

Une loge! quel plaisir!
Je serai mise à ravir;
Ma toilette éclipsera
Tout ce qu'on verra!

DUBREUIL

Si je pouvais à loisir,
Dans la loge au moins dormir!
Mais le lutin que voilà m'en empêchera,
M'en empêchera.

SCÈNE III

DUBREUIL, JOSEPH

JOSEPH

Monsieur, voilà votre plus beau chapeau et votre plus bel habit.

DUBREUIL

Passe-le moi, Joseph. (Il le met.)

JOSEPH

Si monsieur voulait, j'aurais quelque chose à demander à monsieur.

DUBREUIL

Parle, fidèle serviteur.

JOSEPH

Puisque monsieur va à la Comédie, monsieur n'a pas besoin de moi?...

DUBREUIL

Naturellement.

JOSEPH

Ça gênerait-il monsieur si j'allais voir cette jeune dame qu'on a guillotinée et qui raconte son histoire sur le boulevard?

DUBREUIL

Une jeune dame?...

JOSEPH

Oui, le décapité parlant... c'est une dame.

DUBREUIL

Va, fidèle serviteur, va voir la dame...

JOSEPH

Monsieur me donne la permission de dix heures ?

DUBREUIL

Nous quittons Paris demain... Joseph, je te donne la permission de minuit.

JOSEPH

Oh ! que monsieur est bon !

(La porte du fond s'ouvre brusquement.)

SCÈNE IV

LES MÊMES, HECTOR

HECTOR, entrant vivement

Enfin !... c'est ici !...

DUBREUIL

Hein ?

JOSEPH

Un homme !...

HECTOR, dans la plus grande exaltation

Le salon... Le salon bleu où elle se tirait les cartes. Il y a des parfums d'amour dans la maison !... Ah ! ça sent bon, ici... (Il respire bruyamment.) Ah ! ça sent bon, ici !...

DUBREUIL

Ah ça! Monsieur... me direz-vous?...

HECTOR

Tout à l'heure, Monsieur, l'émotion... Tenez, mettez la main sur mon cœur.

DUBREUIL, à part

Flattons sa manie... (Il lui met la main sur le cœur.)

HECTOR

Comme il bat, n'est-ce pas?...

DUBREUIL

Oui... oui...

HECTOR

Ah! c'est tout mon printemps qui chante, c'est toute ma jeunesse qui gigotte!... Comment, vous ne me comprenez pas?... Vous ne comprenez pas que cette oasis, ce nid d'amour, je l'ai habité il y a trois ans avec Herminie... la petite Herminie... (Pleurant.) qui m'a trompé pour un petit prince russe... c'est pour ça qu'elle me parlait toujours des *conférences*. Elle me disait : « Voistu, mon petit, je ne serai heureuse que quand les Français et les Russes s'embrasseront... » En voilà une qui a été fidèle à ses principes politiques!

DUBREUIL

Quoi! ce logement que j'ai loué en garni...

HECTOR

En garni! (Il regarde autour de lui et pousse un cri.) Ah!!!

DUBREUIL et JOSEPH

Hein?

HECTOR, au paroxysme de la joie

Les mêmes meubles! Ce tabouret sur lequel elle po-

sait ses petits pieds !... Cette table... mais elle n'était pas là... Elle était au milieu du salon... comme ça... Pourquoi l'avez-vous changée de place ? (Il prend la table et la met au milieu du théâtre.)

DUBREUIL, ahuri

Qu'est-ce qu'il fait ?... Qu'est-ce qu'il fait ?...

HECTOR

Avec des chaises autour... (Il déplace les chaises.) Ce fauteuil était ici...

DUBREUIL, courant après les meubles, ainsi que Joseph

Ah ça !... Voulez-vous laisser bien les meubles à leur place !

JOSEPH, à part

Il m'amuse, moi, ce bonhomme-là !...

HECTOR, courant à la porte de droite qu'il ouvre

Là était mon atelier !

DUBREUIL, qui est en train de porter la table pour la mettre à sa première place

On n'entre pas... c'est ma chambre.

HECTOR, courant à la porte de droite qu'il ouvre également

Là, sa chambre à coucher. (On entend Hortense pousser un cri.)

HECTOR, fermant la porte vivement et criant

Je n'ai rien vu !... (A Dubreuil.) Votre dame ?... mes compliments.

DUBREUIL

Ah ! ça, Monsieur, voulez-vous sortir, à la fin !

HECTOR

Sortir ! quand je prends un bain d'amour !

DUBREUIL

Je vous somme d'aller chercher vos baignoires ailleurs. Qu'est-ce que ça me fait, à moi, que vous ayez vécu ici avec une... créature? Je suis chez moi... Et il y a encore des gendarmes, en France. Joseph, va chercher les gendarmes. (Se calmant tout à coup.) Ah! je frise un coup de sang... calmons-nous... (D'un ton gracieux et souriant.) Joseph, va chercher les gendarmes.

JOSEPH

Oui, Monsieur Dubreuil... (A part.) Ah! qu'ils s'arrangent! Puisqu'ils partent demain... moi, je vais voir la tête sans femme. (Il sort.)

DUBREUIL

Vous êtes encore là?...

HECTOR, plus calme

Écoutez-moi, Dubreuil.

DUBREUIL

Mais, sacrebleu!...

HECTOR

Dubreuil, écoutez-moi. Avant de vous quitter, je veux corriger par des aveux plus complets ce que ma brusque entrée a de bizarre et d'insolite. Je m'appelle Hector Gérard... Je suis peintre... (Voyant que Dubreuil n'écoute pas.) Peintre! un homme qui fait des tableaux!... (Criant.) Qui fait des tableaux!

DUBREUIL

Mais, je le sais bien!

HECTOR

C'est que vous aviez l'air de l'ignorer. J'avais vingt ans quand je fis la connaissance d'Herminie... (Avec émotion.) de celle que vous appelez une créature.

DUBREUIL, affectueux

Monsieur, je regrette une expression que...

HECTOR

Ne la regrettez pas... C'en était une... « Mais alors, me direz-vous, pourquoi l'as-tu aimée? » Est-on maître de son cœur?... Non, Dubreuil, on n'en est pas maître. Et vous-même, si vous vouliez être sincère... votre calvitie prématurée, vos rides précoces, disent avec éloquence : « Les... créatures de Mabilie ont passé par là! »

DUBREUIL, très-sévère

Jamais, Monsieur! (Changeant de ton.) De mon temps, c'était Tivoli.

HECTOR, avec amertume

Les jardins changent, les jardinières restent. Herminie Floquette avait seize ans... Je l'installai ici, rue du Helder; puis je concourus et j'obtins le grand prix. Je partis pour Rome. (Ici Dubreuil, accablé de fatigue, ferme les yeux et s'endort. Insistant.) Rome, la capitale de l'Italie... Rome... la ville des Césars... (Criant.) « Rome, l'unique objet de mon ressentiment... »

DUBREUIL, réveillé

« Rome, à qui vient ton bras d'immoler mon amant! » (A part.) Bon!... Voilà qu'il me fait jouer la tragédie à présent! Dieu! que j'ai envie de dormir! (Il se plonge dans un fauteuil et peu à peu se rendort.)

HECTOR, faisant une cigarette

Elle m'avait juré d'être fidèle... et pendant mon absence, de jeunes fils de famille (cet âge est sans pitié) lancèrent Herminie Floquette dans le monde interlope... et je suis venu ici me rassasier de souvenirs et jeter à mes amours perdues la petite larme du Parthe... car je l'ai bien aimée... Vous n'avez pas d'allumettes dans la maison? Ah! ce papier... (Il prend la loge des Italiens qu'Hor-tense a déposée sur la cheminée, la tortille, la fait flamber, et allume son cigare; puis il jette le papier consumé.) C'est ainsi

que je fumais autrefois... à ses pieds... Raphaël et la Fornarina... (Il s'étend sur le sofa en fumant. Musique douce.)
 Petit logement si plein de souvenirs!... J'ai envie de rire... et j'ai envie de pleurer!... C'est bête le premier amour. On devrait commencer par le second! Chère petite cigarette! Je vois passer à travers ta fumée ces deux années si douces... Tu me rends Herminie... je la vois... avec sa robe blanche, des bleuets dans les cheveux... (Ici, entre Hortense dans une ravissante toilette. — Robe blanche et coiffure de bleuets.)

SCÈNE V

LES MÊMES, HORTENSE

HECTOR, à genoux sur le sofa

Ah! cette vision!... la robe blanche... les bleuets... qu'elle est jolie!... Madame...

HORTENSE

Monsieur, qui êtes-vous? que voulez-vous?... Je ne vous connais pas.

HECTOR, à part

Tiens, c'est la petite dame de la rue Vivienne!

HORTENSE, secouant Dubreuil

Mon parrain.

DUBREUIL

Hein? quoi? (La musique s'arrête.) -Encore ici, Monsieur? Ah! ça, c'est donc une gageure?

HORTENSE

Mais on a fumé...

HECTOR, agitant son chapeau pour changer l'air

Dans la rue... l'odeur monte.

HORTENSE

Partons-nous?... Eh bien, et cette loge?... Elle était là... (Elle cherche.)

HECTOR, à part

J'ai allumé ma cigarette avec...

DUBREUIL

Allons bon ! Voici la loge perdue ! (Il cherche.)

HORTENSE

Ah ! c'est une fatalité !... Et moi qui désirais tant entendre *Crispino*.

HECTOR

Crispino, vous ne le connaissez pas, Madame ? C'est un domestique français dont on a fait un médecin en italien...

HORTENSE, qui cherche toujours

Je sais, Monsieur, mais madame Patti...

HECTOR

Oh ! Madame ! Elle chantera la saison prochaine... à Vienne.

HORTENSE, pensant à sa loge et ne l'écoutant pas

Cette loge... Ah ! dans ma chambre, peut-être. (Elle rentre gauche.)

SCÈNE VI

DUBREUIL, HECTOR

HECTOR, à part

Je parie bien qu'elle ne la trouvera pas. (A Dubreuil qui cherche toujours.) Dubreuil !...

DUBREUIL

Ah ! ça, vous ne voulez donc pas vous en aller ?

HECTOR, très-calme

Non. Écoutez-moi, Dubreuil... un mot seulement...
et après, je partirai... pour toujours, peut-être.

DUBREUIL

Ah ! alors, je vous écoute.

HECTOR

Votre filleule... Cette jeune fille...

DUBREUIL

Ma filleule n'est point une jeune fille.

HECTOR, avec éclat

Elle est mariée ?...

DUBREUIL

Elle est veuve.

HECTOR

Ah ! Vous m'avez fait une peur !

DUBREUIL

Pourquoi ça ?

HECTOR, tout en mettant des gants blancs

Monsieur Dubreuil, je ne suis plus le jeune fou qui tout à l'heure a été si ridicule... Je lis dans mon cœur... Je n'aime plus mademoiselle Floquette... je n'ai pour elle que du mépris... et si jamais je la rencontre... je ne la saluerai pas... je vous le jure. (Il presse la main de Dubreuil.)

DUBREUIL, croyant qu'il va s'en aller

Adieu ! adieu !

HECTOR

Attendez donc... Voyez-vous, il y a un moment dans la vie où il faut se ranger... devenir sérieux... Une maîtresse, c'est drôlet... pendant quelque temps... mais il ne faut pas en abuser... Tenez, Raphaël... s'il n'avait pas connu la Fornarina...

DUBREUIL, distrait

Il eût vécu plus longtemps.

HECTOR, très-grave

Il vivrait peut-être encore. Eh bien ! Monsieur Dubreuil, je suis d'une famille honorable, j'ai dix mille livres de rente ; j'ai un art que je cultive avec talent et avec succès... Monsieur Dubreuil, j'ai l'honneur de vous demander la main de votre filleule.

DUBREUIL

Hein ?

HECTOR

L'amour est une étincelle !... Je l'aime ! Tenez, mettez la main sur mon cœur...

DUBREUIL

Encore ?... Décidément c'est une manie.

HECTOR

Il y a une réponse.

DUBREUIL, comme frappé d'une idée

Oui... C'est un fou... J'aurais dû m'en douter...

SCÈNE VII

LES MÊMES, HORTENSE

HORTENSE, rentrant, chagrine

Impossible de la retrouver.

HECTOR, à part

Parbleu !...

HOTTENSE, bas à Dubreuil

Mais quel est donc ce monsieur ?

HECTOR, à part

Elle me regarde ; mon sort va se décider.

DUBREUIL, bas à Hortense

C'est un pensionnaire du docteur Blanche, qui est en congé à cause des fêtes de Noël, probablement.

HORTENSE, effrayée

Ah ! mon Dieu !

DUBREUIL

Sa folie est douce... elle consiste maintenant à vouloir t'épouser.

HORTENSE

M'épouser !

DUBREUIL

Moi, de causer avec des fous, ça me rend fou. Trouve un moyen... Débarrasse-nous de cet insensé... j'y renonce. La gendarmerie que j'ai convoquée est sourde à mon appel. Remplace cette institution, puisqu'elle manque à tous ses devoirs. Je m'en vais chercher des sergents de ville...

HORTENSE

Vous me laissez seule avec lui ?

DUBREUIL

Oh ! il n'est pas méchant ; sa conversation est décousue, mais il n'est pas méchant. Dans sa folie, il se croit peintre... Oui... il parle de Rome et il laisse échapper volontiers des petits morceaux de tragédie.

HECTOR, à lui-même

Il lui fait mon éloge...

DUBREUIL, à Hector

Madame va vous répondre... mon jeune ami... Du calme surtout...

HECTOR

J'en aurai.

DUBREUIL, à Hortense

Tu vois comme il est doux ! D'ailleurs, ta femme de chambre est à côté, et puis s'il lui prenait un accès, je te laisse ma canne plombée... Elle est dans le coin de la cheminée... pan... un bon coup dans le dos... et tu lui casses la colonne vertébrale...

HORTENSE

Par exemple !

DUBREUIL

C'est ce que Buffon appelle le coup du lapin ! Toc... c'est simple comme bonjour. Je vais chercher des sergents de ville.

HECTOR, appelant

Hep?...

DUBREUIL, s'approchant avec crainte

Plait-il?

HECTOR, bas.

A-t-elle des enfants?

DUBREUIL

Non... pourquoi?

HECTOR

Ah! tant mieux... Elle aurait bien le droit d'en avoir, puisqu'elle a été mariée... mais ça m'aurait fait de la peine... Merci, mon bon Dubreuil. (Il lui serre la main.)

DUBREUIL, à part.

Je ne m'éloigne pas... je ne m'éloigne pas!... je reviens dans une seconde... si je vous retrouve... nous rirons bien.

HECTOR, à part.

Comme il me regarde!... Il est un peu fêlé, cet homme-là.

ENSEMBLE

AIR : *De M. Sonnet*

DUBREUIL

Les gendârmes, hélas!
Ne nous protégeant pas,
Cherche... trouve aujourd'hui
Un moyen poli
De l'éloigner d'ici.

HORTENSE

Pour moi quel embarras!
Ne m'abandonnez pas!
Seule ainsi
Avec lui,
Que faire aujourd'hui
Pour l'éloigner d'ici?

HECTOR

Quel moment plein d'appas!
Je n'y résiste pas.
Je le sens aujourd'hui,
Pour mon cœur trahi
Le bonheur est ici.

DUBREUIL, de loin, à Hector

Je ne m'éloigne pas!... Oh! non... je ne m'éloigne pas! (Il disparaît.)

SCÈNE VIII

HECTOR, HORTENSE

HORTENSE, à part

Seule avec un fou!

HECTOR, à part

Je suis peut-être allé un peu vite!... (Haut.) Vous avez voyagé en Italie, n'est-ce pas, Madame?

HORTENSE

Oui, Monsieur... avec mon mari, le comte de Rosny.

HECTOR

De son vivant?...

HORTENSE

Hein?

HECTOR

Rien... C'est qu'il me semble avoir rencontré madame à Florence... dans la galerie Pitti... je copiais une tête de vierge... et monsieur votre mari fit cheoir mon cheval... et même vous lui dites avec un sourire enchanteur... » Ah! Monsieur le comte, que vous êtes donc maladroit! »

HORTENSE, le regardant

En effet.

HECTOR

Et comme ma copie vous plaisait, je m'empressai de

vous l'offrir... Vous refusâtes, j'insistai... vous acceptâtes.

HORTENSE

Vous êtes Monsieur Hector Gérard?

HECTOR

Grand prix de Rome... oui... Madame... vingt-huit ans... beaucoup d'avenir. Je crois faire moins gris que M. Ingres.

HORTENSE

Et vous vous êtes rappelé ma figure?

HECTOR

Ah! Madame... d'abord... je suis peintre... j'ai une grande habitude des lignes... des belles lignes surtout... vous êtes jolie...

HORTENSE

Monsieur...

HECTOR

Je ne dis pas cela pour vous être désagréable.

HECTOR

AIR : *Ah! si l'Auvergne...*

Vous savez bien que vous êtes jolie,
Et ne fût-on qu'un vandale.. un bourgeois!
Se peut-il que l'on vous oublie
Quand on vous a vue une fois ?

(*A part*).

Ce madrigal est très-vieux... mais en somme
Je n'en avais pas d'autre sous la main

HORTENSE à part

Vraiment je crois que ce pauvre jeune homme } *bis.*
N'est pas si fou que le dit mon parrain

HECTOR, à part

Elle est contente !

HORTENSE

Enfin, Monsieur, que voulez-vous de moi?

HECTOR

Est-ce que Monsieur Dubreuil ne vous a pas dit?...

HORTENSE

Non...

HECTOR, à part

C'est très-embarrassant!

HORTENSE, à part, regardant la pendule

Il est tard. Il faut pourtant le renvoyer ce monsieur...
un moyen de comédie...

HECTOR

Plait-il?

HORTENSE, à part

J'ai mon moyen.

HECTOR, à part

Comment dire à une femme « Je vous aime, » sans
que ça ait l'air...

HORTENSE, prêtant l'oreille et d'un ton dramatique

Chut!

HECTOR

Quoi donc?

HORTENSE

N'avez-vous rien entendu ?

HECTOR

Non.

HORTENSE

Attendez. (Elle va sur la pointe du pied écouter à toutes les
portes.)

HECTOR, interdit

Qu'est-ce qui lui prend ?

HORTENSE

Il va revenir.

HECTOR

Qui ça ?

HORTENSE

Lui!.... Oh! vous êtes un artiste, un noble cœur... je puis tout vous dire... Il est un homme qui pèse sur ma vie... un homme qui m'aime et que je hais.

HECTOR

Mettez-le à la porte.

HORTENSE

Impossible... Sa sanglante jalousie plane sur toutes mes actions... Il y a un an... à Wiesbaden... un jeune homme m'invita à danser... le lendemain, le jeune homme était frappé en duel... il tombait.

HECTOR

Il s'est relevé? (Hortense fait signe que non.)

HORTENSE

Il y a six mois, à Nice, un jeune homme ramassa une fleur tombée de mes cheveux. Le lendemain, dans un duel horrible, le jeune homme...

HECTOR

Comme l'autre... (Hortense fait signe que oui.)

HORTENSE (s'attendrissant.)

Huit jeunes gens, la joie de leur mère, l'espoir de leur famille... c'est horrible, n'est-ce pas ?

HECTOR

Ce n'est pas d'une gaieté folle... huit !... huit et deux font dix...

HORTENSE

Oui... Il a juré que je ne serais à personne.

HECTOR

Mais qui est-ce donc ?

HORTENSE

Vous le connaissez.

HECTOR

Bah ! mais qui donc ?

HORTENSE

L'homme qui vient de sortir...

HECTOR

Dubreuil ! !

HORTENSE

Lui-même... « Je ne m'éloigne pas, disait-il. » Vous l'avez entendu...

HECTOR

Oui, oui... il a répété plusieurs fois ce membre de phrase... d'un air patelin... en ajoutant : « Nous rirons bien. »

HORTENSE

Où est-il allé ? chez ses dignes acolytes, sans doute... les témoins qui l'assistent dans ses exécutions. Peut-être a-t-il appris que vous m'aimiez... (Se reprenant.) que vous vouliez me faire la cour... et demain... il y aura du sang, car il frappe à coup sûr... Plaignez-moi, Monsieur, plaignez-moi.

HECTOR

Avec acharnement, Madame. (A part.) Ah ! c'est un spadassin ? Eh ! bien, moi aussi, j'ai mon idée. (Haut.) Madame, agrérez l'expression de mes sentiments les

plus distingués... (A part.) Où ai-je donc mis mon chapeau?...

HORTENSE

Vous partez?

HECTOR

C'est que... (A part.) Comment lui dire?... (Haut.) C'est que... j'ai un rendez-vous... une séance... pour commencer un portrait tout de suite.

HORTENSE

A onze heures du soir?

HECTOR, qui'a trouvé son chapeau.

Oui... c'est un portrait à l'huile!... (A part.) Oh! je la vengerai! (Il sort vivement.)

SCÈNE IX

HORTENSE seule, JULIE, puis DUBREUIL

HORTENSE

Il a peur!... c'est dommage!... (Elle sonne. Julie paraît.) Julie, quelle heure est-il?

JULIE

Onze heures passées, Madame.

HORTENSE

Je vais me coucher.

DUBREUIL, montrant sa tête

Est-il parti?

HORTENSE, riant

Oui! oui.

DUBREUIL

Tu as donc trouvé un moyen ?

HORTENSE

Je vous le raconterai demain... Ce que je puis vous promettre, c'est qu'il ne reviendra plus.

DUBREUIL

Tant mieux... j'avoue franchement que j'ai peur des fous.

HORTENSE, prenant la lampe.

Julie, donnez votre lumière à monsieur... Vous avez bien fermé la porte ?

DUBREUIL

A double tour.

HORTENSE

Bonsoir, mon parrain.

DUBREUIL

Bonsoir, mon enfant... Ah ! je vais bien dormir !...

ENSEMBLE

AIR : *De M. Sonnet*

C'est minuit ;
Notre porte est bien-close.
Puisque Paris repose,
Faisons tous comme lui ;
Chez nous rentrons sans bruit.
C'est minuit.

(Dubreuil entre à droite, et Hortense à gauche, emportant la lampe... Le théâtre est dans l'obscurité. La pendule sonne minuit. La porte du fond s'ouvre mystérieusement. Hector paraît et entre à tâtons.)

SCÈNE X

HECTOR, seul

Depuis trois ans, on n'a pas changé la serrure, et grâce à cette clé... que j'avais gardée... me voilà dans la place... Je sors de chez Devisme, l'armurier... qui est là... au coin de la rue du Helder... Les ouvriers fermaient le magasin... Voici ce que j'ai acheté. (Il tire des poches de son habit deux énormes pistolets.) Ce sont des pistolets... Je les ai fait charger devant moi avec des balles à pointes d'acier.. ça tue un éléphant à deux cents pas... ça fera l'affaire de ce chinois de Dubreuil... ça lui fera passer le goût des nids d'hirondelles. Quel silence!... ils dorment tous. Le réveil sera terrible. Qu'a-t-elle dû penser de moi, cet ange! Oh! je voudrais lui dire que je viens la délivrer. Si elle pouvait entendre ma voix... une sérénade. C'est cela... Sérénadons!

AIR : (*La Chatte métamorphosée.*)

Tout se tait, la nuit est sombre,
 Et sur les toits d'alentour
 Les chats, souverains de l'ombre,
 Chantent leur hymne d'amour.
 Les chats veillent sur le toit
 Et moi je veille sur toi;
 De ces petits animaux
 J'emprunte ici les signaux.
 Plus amoureux,
 Je dis comme eux :

Miaou (*bis.*) } C'est ton vengeur! } *bis.*
 } C'est ton sauveur }

O bonheur! on ouvre une porte... Si c'était elle,

SCÈNE XI

HECTOR, DUBREUIL, en caleçon, un foulard sur la tête.

DUBREUIL, armé d'une canne et marchant à tâtons dans l'obscurité.

Qui est-ce qui a laissé entrer un chat?

HECTOR, à part

C'est lui! L'heure de la tragédie a sonné.

(Dubreuil, arrivé près d'Hector, lui lance un fort coup de canne. Hector l'évite.)

DUBREUIL

C'est un gros angora!

HECTOR

Éclairons. (Il tire de sa poche une allumette et allume les bougies de la cheminée).

DUBREUIL

Non d'un petit bonhomme!... C'est encore vous!... Ah ça, Monsieur...

HECTOR

Pas de bruit!... pas d'éclat!...

DUBREUIL

Comment! pas d'éclat! quand vous vous fauflez dans ma maison à des heures invraisemblables!

HECTOR

Ma mission est sainte. Assieds-toi... Assieds-toi, te dis-je...

DUBREUIL, s'asseyant

Mon Dieu ! Qu'il m'ennuie donc ! Voyons, que voulez-vous, définitivement ?

HECTOR, s'asseyant en face de lui

Te dire que dans cinq minutes l'un de nous aura cessé de vivre.

DUBREUIL, se levant, à part

Sapristi ! Il devient furieux ! Il devient furieux !... je suis flambé !

HECTOR

Je vengerai le jeune homme de Wiesbaden... tu sais... le valseur...

DUBREUIL, dans le plus grand désordre

Mais comment les médecins ont-ils laissé sortir cet homme-là ? il n'est pas guéri...

HECTOR

Je vengerai le jeune homme de Nice qui avait ramassé la fleur... Je vengerai les huit jeunes gens... espoir de leur famille. Ah ! tu aimes Hortense !...

DUBREUIL

Mais certainement que je l'aime.

HECTOR, avec horreur.

Tu en conviens... et tu es son second père... mais tu es indigne de cette faveur !

DUBREUIL

Ah ! je ne l'ai pas sollicitée !...

HECTOR

Finissons-en... Choisis... (Il lui présente les pistolets.)

DUBREUIL

Mais...

HECTOR

Choisis... (Dubreuil, plus mort que vif, prend un pistolet).

HECTOR

Écoutez... Avant d'en venir à ce moyen suprême, nous pouvons peut-être tout arranger. — Jurez-moi de partir demain pour l'Amérique!... ligne de la Nouvelle-Zélande.

DUBREUIL

Moi!

HECTOR

Et de ne jamais revenir en France!...

DUBREUIL

Moi!!... (Pouffant de rire). Ah! ah! ah! Je ris, ma parole d'honneur... je n'en ai nulle envie... c'est nerveux... mais je ris... Aller en Amérique... chez les sauvages... des gens qui ont des plumes sur la tête et qui mangent les voyageurs...

HECTOR, regardant le crâne chauve de Dubreuil

Ah ça! dites donc... Est-ce que vous auriez l'amour-propre de craindre les chasseurs de chevelures! Ah! ils vous laisseront bien tranquille, allez!

DUBREUIL, exaspéré

Non-seulement il est fou, mais il est malhonnête! il injurie mes cheveux!... Battons-nous... une, deux... trois...

HECTOR

Hé! là-bas! Tu crois peut-être que nous allons nous battre sous l'éclat des lumières. Insensé! Je sais que ton coup d'œil est sûr et je ne veux pas être tué comme un lapin... Je vais éteindre... Nous tirerons dans l'ombre... le hasard dirigera nos coups.

DUBREUIL, à part

Ah! quelle idée. (Haut.) J'accepte.

HECTOR

Et le signal?

DUBREUIL

Ah! oui... le signal...

HECTOR

Tu le donneras... Nous tirerons ensemble. Quand tu diras : « Allons-y. »

DUBREUIL

Il faudra que je dise : « Allons-y? »

HECTOR, soufflant les lumières

Oui.

DUBREUIL, à part

Attends que je dise ça. (Il entre dans sa chambre à pas de loup. Au même instant, la porte du fond s'ouvre. Joseph paraît. Il a un chapeau trop large et une redingote trop longue.)

SCÈNE VIII

HECTOR, JOSEPH

JOSEPH, très-gris

Monsieur est couché... il ne verra pas que j'ai mis ses effets pour aller chez la tête sans femme... Ah! nous avons bien ri... J'ai soupé avec Galempois.

HECTOR, le bras tendu dans l'obscurité

Le signal! le signal.

JOSEPH, prêtant l'oreille

C'est Monsieur qui m'appelle... Allons-y.

(Hector tire son coup de pistolet du côté opposé à celui où est Joseph. Mais Joseph effrayé par la détonation veut fuir, s'embarrasse dans une chaise, et tombe en poussant un cri.)

HECTOR

Je l'ai tué! (Il tâte Joseph.) Oui, le voilà!...

JOSEPH

Au meurtre!... A l'assassin!

HECTOR

Il respire encore.

SCÈNE XIV

LES MEMES, HORTENSE, en costume de nuit très-gracieux

HORTENSE, avec de la lumière

Ce bruit... Vous ici, Monsieur?

HECTOR

Vous êtes libre, Madame. L'infâme Dubreuil a cessé de vivre... Le voici.

HORTENSE

Ciel!... mais c'est indigne... un si excellent homme!... que j'aimais tant!

HECTOR, tout tremblant

Vous l'aimiez?... mais ce que vous m'avez dit là... tout à l'heure... à cette place?...

HORTENSE

Hé! mensonges, Monsieur, afin de vous faire partir... Mon parrain!... mon pauvre parrain!...

SCÈNE XV

LES MÊMES, DUBREUIL, en costume de voyage, casquette, un sac de nuit à la main

DUBREUIL

Ah ! il en a assez, ton parrain.

HORTENSE et HECTOR

Vivant !

DUBREUIL

On n'a pas le droit de rendre un homme malheureux comme ça ! Je pars pour Bordeaux.

HECTOR

Mais qui donc est là ?

JOSEPH, pleurant

C'est moi, Monsieur... J'ai soupé avec Galempois.

TOUS

Joseph !...

HECTOR, à part

On se moquait de moi !... (Haut.) Joseph, éclaire-moi...
Je pars... (Musique.)

DUBREUIL

Ah ! c'est très-heureux.

HECTOR, qui allait sortir

Oh ! permettez... voici... (Il donne un gant à Hortense.)

HORTENSE

Mon gant !

HECTOR

Je l'ai trouvé rue Vivienne... un jour que deux jeunes gens qui avaient trop dîné...

HECTOR

C'était vous ?.... (le regardant.) En effet... et vous ne le disiez pas !

HECTOR

Pourquoi ? J'aurais eu l'air de demander une médaille de sauvetage. C'était si simple !... J'ai donné une vingtaine de coups de poing... J'en ai reçu quarante.

HORTENSE

Monsieur, recevez mes remerciements.

HECTOR

Je ne les accepte pas, Madame. J'en fais cadeau à Joseph. Maintenant, excusez-moi. Je suis venu ici revoir un logement rempli de souvenirs de ma vie de jeune homme... Je vous ai retrouvée, — vous, — un souvenir de ma vie d'artiste. Vous savez, chez nous, l'imagination va vite... J'ai demandé votre main à Monsieur. C'est bien ridicule, c'est bien fou, c'est... tout ce que vous voudrez.

DUBREUIL

Mais, Monsieur... avant de demander la main d'une personne, au moins faut-il la connaître... prendre des renseignements sur elle... sur sa fortune...

HECTOR

Mais je connaissais Madame... Des renseignements !... Je vois bien que Madame est une honnête femme. Je

n'ai pas besoin de questionner ses femmes de chambre... Quant à la fortune, qu'est-ce que ça me fait !... Je suis riche... Est-ce que vous croyez que je viens mendier une dot ?... Encore une fois, je suis artiste, et dans le département des arts, la mendicité est interdite. Madame, j'ai bien l'honneur de vous saluer. (Il sort brusquement.)

SCÈNE XVI

LES MÊMES, moins HECTOR

(Moment de silence.)

DUBREUIL, se frappant le cœur

Il a de ça !...

JOSEPH

Je crois bien.

DUBREUIL

Et moi qui l'ai pris pour un aliéné... de première classe !... c'est un braque, un bohème... mais il me va.

HORTENSE

Du talent... du cœur...

DUBREUIL

Et du courage !... Un homme qui saurait protéger sa femme !... Tiens !... tu vas te récrier... bien certainement ! Mais voilà le mari qu'il te faudrait...

HORTENSE, pensive

Oui... oui !... peut-être !...

DUBREUIL, appuyant

Voilà le mari qu'il te faudrait!...

SCÈNE XVII

LES MÊMES, HECTOR, rentrant

HECTOR

Eh bien! alors, Dubreuil, faites publier les bans...

DUBREUIL

Il nous écoutait!

HECTOR

Parbleu!

HORTENSE

Mais, Monsieur...

HECTOR

Oh! vous ne pouvez plus dire non... Joseph, le jour de mes noces je triple tes gages.

JOSEPH

Ah! Madame, mariez-vous... ça me fera tant plaisir...

HECTOR

Dubreuil, vous serez le parrain de nos enfants.

DUBREUIL, vivement

Non... non... J'en ai assez. Je ne veux plus être le second père de personne.

HECTOR, regardant Hortense

Vous avez raison... Il vaut mieux être le premier...

AU PUBLIC

AIR : *Du Charlatanisme.*

Dans ce logis, où, sur le seuil,
J'ai trouvé l'amour, la richesse,
J'étais venu porter le deuil
Des souvenirs de ma jeunesse :
De mes illusions pourtant,
Messieurs, je garde la dernière :
C'est de croire naïvement
Que ce soir mon petit roman
Eut la chance de vous distraire.
Ai-je eu la chance de vous plaire ?

FIN